

**POUR UN RETOUR AUX
ETUDES SUR LES SCIENCES SOCIALES.
AUTONOMIE LOCALE ET RICHESSE TERRITORIALE
CHEZ SISMONDI**

Giuseppe Pioletti

Giuseppe Pioletti, *Pour un retour aux Etudes sur les sciences sociales. Autonomie locale et richesse territoriale chez Sismondi*

Cet article présente une analyse des *Etudes sur les sciences sociales*, publiées par Sismondi entre 1836 et 1837, à la lumière non seulement des positions des historiens italiens qui ont déterminées le retour des intérêts pour la pensée du Genevois et aussi d'œuvres actuelles sur les problèmes de la croissance et de la décroissance économiques mondiales. L'auteur concentre tout particulièrement son attention sur la question des territoires. Il montre que pour Sismondi, penseur des sciences sociales de la fin des années 1830, ces territoires se révèlent comme des unités fonctionnelles et de manière souhaitable institutionnelles auprès où sont en vigueur des règles et des habitudes qui peuvent faire seules front aux risques de la croissance économique déréglée. Petite localité, petite propriété : ce sont de ces deux éléments que part Sismondi pour une théorie originale de gouvernement – et des rapports entre le plan national et le plan local des Etats modernes - qui, bien que présente en 1836, rappelait bien sûr un intérêt du domaine historiographique qui s'était manifesté dès 1807.

Mots-clés: Sismondi; Economie politique; Autonomie locale; Richesse territoriale

Giuseppe Pioletti, *For a return to the Etudes sur les sciences sociales. Local autonomy and territorial wealth according to Sismondi*

The article aims to analyse the *Etudes sur les sciences sociales*, published by Sismondi between 1836 and 1838, conducted in the light of the theses not only of the historians of Italian thinking who have determined the revival of interest in the Genevan's doctrine, but also of very relevant works on issues of the growth and degrowth of the world economy. In particular, Pioletti focuses attention on the question of the territories: for the social scientist Sismondi at the end of the 1830s, they are functional and ideally constitutional units, where rules and customs apply that alone can deal with the risks of haphazard economic growth. Small localities, small estates: from these elements Sismondi also draws inspiration for an original theory of government – and for the national and local relations in the modern States – which, albeit presenting itself in 1836, was clearly affected by an interest that had been manifested in the historiographic field from 1807.

Keywords: Sismondi; Political Economy; Local Autonomy; Territorial Wealth

Giuseppe Pioletti, *Per un ritorno alle Etudes sur les sciences sociales. Autonomia locale e ricchezza territoriale secondo Sismondi*

L'articolo si propone come analisi delle *Etudes sur les sciences sociales*, pubblicate da Sismondi tra 1836 e 1838, condotta alla luce delle tesi non solo degli storici del pensiero italiano che hanno

determinato il ritorno di interesse per la dottrina del ginevrino, ma anche di opere molto attuali sui problemi della crescita e decrescita economica mondiale. In particolare Pioletti fissa l'attenzione sulla questione dei territori: per il Sismondi scienziato sociale della fine degli anni 1830, essi si rivelano come unità funzionali e auspicabilmente costituzionali, presso le quali vigono regole e consuetudini che da sole possono fronteggiare i rischi della crescita economica sregolata. Piccola località, piccola proprietà: da questi elementi Sismondi trae anche spunto per una originale teoria del governo – e dei rapporti tra nazionale e locale negli Stati moderni - che, pur presentandosi nel 1836, risentiva evidentemente di un interesse che in sede storiografica si era manifestato fin dal 1807.

Parole chiave: Sismondi; Economia politica; Autonomia locale; Ricchezza territoriale

**POUR UN RETOUR AUX
ÉTUDES SUR LES SCIENCES SOCIALES.
AUTONOMIE LOCALE ET RICHESSE TERRITORIALE
CHEZ SISMONDI**

Giuseppe Pioletti

Introduction

Parler de Sismondi au troisième millénaire signifie se pencher sur la réalité et sur la pensée de ceux qui ont observé et critiqué les limites du développement industriel, vu comme un moyen d'aveugle expansion technologique et démographique de la société occidentale, et sur les limites du capitalisme comme système pratiquement illimité d'auto-expansion du capital. Cela signifie, en définitive, parler de nous-mêmes. Réaliser une telle opération, cependant, nous oblige à nous poser des questions d'une grande importance scientifique et épistémologique.

L'analyse de la pensée économique de Sismondi impose la comparaison avec l'économie politique classique et son appartenance au paradigme smithien, mais pas seulement. Sismondi regarde un monde passé, parfois en regrettant certains aspects de l'ordre traditionnel. Il cherche une réponse qui puisse accepter les aspects positifs, mais qui s'oppose aux excès et aux injustices. Le point de départ, d'où jaillit l'analyse économique sismondienne des contradictions inhérentes aux rapports de production capitalistes, est certainement influencé par la position ambivalente qui a caractérisé le Genevois. Il faut situer sa pensée dans le complexe milieu culturel et idéologique où il évolue, afin d'éviter de considérer Sismondi comme l'épigone d'un monde perdu, ou tout simplement comme le précurseur d'un nouveau monde.

La théorie de la crise, bien que datée, a une étendue prophétique. Elle peut nous permettre avant tout de saisir l'actualité de la pensée de Sismondi, mais il reste encore beaucoup d'autres aspects à mettre en évidence. Ce sont des liens que nous pouvons trouver entre les trois principaux domaines de ses spéculations, historique, constitutionnel et économique. C'est cette « interdisciplinarité » qui conduit à une science sociale qui semble être la marque de la pensée de Sismondi.

La difficulté que nous avons mentionnée augmente du fait que peu de gens ont étudié son œuvre de jeunesse, *De la Richesse commerciale*¹ (1803), en la rapportant aux écrits économiques et constitutionnels postérieurs². Les écrits de la maturité, recueillis dans les *Études sur les sciences sociales*³ (1836-1838), cependant, n'ont pas eu plus de chance avec les critiques. Et pourtant, nous croyons que ce travail contient l'essence de la pensée la plus accomplie du Genevois, l'aboutissement de la réflexion politique et économique active

¹ Sismondi, *De la Richesse commerciale ou Principes d'économie politique appliqués à la Législation du Commerce*, Genève, J.J. Paschoud, 1803.

² Sismondi, *Tableau de l'agriculture toscane*, Genève, J.J. Paschoud, 1801; Id., *Recherches sur les constitutions des peuples libres*, édition et introduction de Marco Minerbi, Genève, Librairie Droz, 1965.

³ Sismondi, *Études sur les sciences sociales*, Paris, Treuttel & Würtz, 1836-1838.

menée par Sismondi pendant toute sa vie. Les études sur Sismondi ont principalement porté sur les *Nouveaux Principes d'économie politique* (1819 ; 1827): le texte offre au lecteur une telle ampleur et une telle profondeur dans les sujets abordés qu'il n'est guère facile de l'interpréter. Déjà, dans les années soixante-dix du siècle dernier, pointait heureusement une certaine impatience devant cette tendance à étiqueter cette historiographie économique et politique. Oscar Nuccio a écrit en 1974 : « Si è voluto tentare con una personalità complessa come quella di Sismondi una operazione che, se a mala pena può riuscire con pensatori più lineari, certamente è risultata improduttiva e controproducente con chi non era incapsulabile in uno degli schemi entro i quali gli storici dell'economia amano spesso collocare gli scrittori da loro studiati »⁴.

Il parle de « niches » (pour reprendre l'heureuse expression de Pasquale Jannaccone⁵) dans lesquelles Sismondi a été maintes fois casé. Des classifications dues au fait que sa pensée a été analysée selon des critères trop stricts basés sur des répartitions effectuées par âges et par écoles. Sismondi avait déjà eu l'occasion de tester la façon dont ses théories étaient mystifiées. Par rapport à Sismondi, plutôt que de niches, je voudrais parler de véritables mythes. Comme l'écrit Calvin, dans sa conférence sur la légèreté « coi miti non bisogna aver fretta [...] La lezione che possiamo trarre da un mito sta nella literalità del racconto, non in ciò che vi aggiungiamo noi dal di fuori »⁶.

Ce sera sur cette ligne déjà annoncée par Barucci dans son Introduction aux *Nouveaux Principes*⁷ que commencera, dans les années soixante et soixante-dix du XX^e siècle, une lente reprise des études sismondiennes, peut-être plus objective, animée sans cesse en France par la *Société des amis de Sismondi*, présidée par Jean Weiller, et en Italie par la *Associazione di studi sismondiani*, fondée à Pescia par Mirena Stanghellini Bernardini. Se sont développées de nouvelles façons d'aborder la pensée sismondienne qui ne manquèrent pas de produire une bibliographie complète sur le penseur genevois. Ce sera cette percée significative qui donnera un nouvel essor et, surtout, un caractère systématique aux études sur Sismondi. Le présent ouvrage veut faire partie de ce proluxe débat historique qui continue encore de nous jours.

Le problème

L'analyse du système socio-historique capitaliste se base sur l'observation directe des contradictions inhérentes au système lui-même. Ce résultat est obtenu par l'examen des bases philosophiques qui sous-tendent le système, puis à travers la vérification de l'action de ces conditions inductives dans l'espace-temps du développement socio-économique concret. Situé dans la période du triomphe de l'idéologie de la modernité, qui mettait l'accent sur l'idée d'individu, libre centre de gravité de toutes les catégories politiques et économiques, Sismondi exprime des doutes philosophiques sur les conséquences extrêmes de cette idéologie. Dans la conception moderne, le marché est devenu le lieu où se rencontrent des hommes libres, tandis que la politique est devenue à son tour le résultat des

⁴ Oscar Nuccio, « La presunta conversione di Simonde de Sismondi », *Rivista di Politica Economica*, août 1974, p. 384.

⁵ Pasquale Jannaccone, « Sismondi fra gli economisti del suo e del nostro tempo », in *Studi su G.C.L. Simsondi*, Roma-Bellinzona, Cremonese Editore-Istituto Ed. Ticinese, 1945.

⁶ Italo Calvino, *Lezioni americane*, Milano, Mondadori, 2002.

⁷ Piero Barucci, *Introduzione a J.C.L. Simonde de Sismondi, Nuovi principi di economia politica o Della ricchezza nei suoi rapporti con la popolazione*, a cura di P. Barucci, Milano, Isedi, 1975, p. LIX-LX.

délibérations des hommes libres⁸. En filigrane des « lamentations »⁹ sismondiennes, vous pouvez lire le dysfonctionnement de ce mécanisme. Comme le dit Wallerstein, en admettant que le capitalisme ait effectivement produit un *homo economicus*, ce dernier devait inévitablement être un peu confus¹⁰ et probablement pas entièrement libre.

La fonction progressiste et démocratique du partage social du travail, énoncée par Sismondi dans la lignée de Smith, contient toutes les caractéristiques qu'elle possédait dans la pensée du philosophe écossais. La sociabilité de la nature humaine pousse l'individu, à l'occasion de l'augmentation de son revenu, à l'échange avec ses semblables afin de satisfaire ainsi son propre intérêt (*self-interest*) et d'ouvrir le cercle vertueux qui conduit à l'élargissement progressif du marché et à la spécialisation de ses agents. Le procédé en question, cependant, est inséré par Sismondi dans sa spécifique portée géographique, sociale et institutionnelle. Dans ce contexte, le développement économique trouve les conditions de son progrès, mais aussi ses limites, jusqu'à la « saturation »¹¹.

Dans ce cadre, le bon fonctionnement des institutions de la propriété et de l'industrie est posé comme une condition de première importance¹² pour l'apparition d'un type de développement qui privilégierait les proportions nécessaires entre capital, revenus et population¹³. L'absence de ces conditions amènera à la naissance de ce « pouvoir extra-constitutionnel » capable de déconstruire le système, de détruire les liens sociaux et économiques, en violant le territoire et la population et, enfin, en abusant des institutions pour son propre gain personnel¹⁴. Le pouvoir qui se développe à l'époque de Sismondi est basé sur la séparation complète de l'ouvrier des moyens de production¹⁵. La « froide et abstraite oppression de la richesse » est une menace réelle, non seulement pour le bien-être économique mais aussi pour la garantie de la liberté et de l'égalité. Ces principes contrastent avec une réalité qui se caractérise par les contrats d'emploi temporaires et les conditions de vie des travailleurs, une superpuissance devant laquelle vous ne pouvez que renoncer devant la fatalité de votre propre impuissance. C'est cette oppression authentique qui est identifiée par Sismondi, la tyrannie et la fatalité qui régissent son monde. Sismondi tend constamment à mettre en rapport les formes de gouvernement et l'organisation économique et sociale.

Sismondi met notamment en évidence trois caractéristiques du système capitaliste. Premièrement, ce dernier développe des inégalités croissantes et intrinsèques, en empêchant la plupart des membres de la société de gagner leur vie par un travail stable et honnête, et il les condamne - au risque de leur propre survie - à agir contre leurs propres intérêts d'individu, de classe, et en fin de compte contre leur propre conscience. Deuxièmement, le système crée un bien-être qui est, aux yeux de Sismondi, largement illusoire car fondé sur l'augmentation de la base de production sans égards pour la capacité d'absorption sociale, sur la marchandisation complète des facteurs de production et la dépréciation du travail, sur la concurrence féroce dans un marché opaque qui valorise avec

⁸ Pietro Barcellona, Tommaso Garufi, *Il furto dell'anima*, Bari, Edizioni Dedalo, 2008, p. 16.

⁹ Rosa Luxemburg, *L'accumulation du capital et anticritique*, Torino, Einaudi, 1960.

¹⁰ Immanuel Wallerstein, *Capitalisme storico e civiltà capitalistica*, Trieste, Asterios, 2012, p. 20.

¹¹ Giovanni Arrighi, *Adam Smith a Pechino*, Milano, Feltrinelli, 2008, p. 63.

¹² Sismondi, *Études...*, *op. cit.*, t. III, p. 239.

¹³ Sismondi, *Nouveaux Principes*, *op. cit.*, [1827], t. I, p. X-XI.

¹⁴ Sismondi, *Études...*, *op. cit.*, t. I, p. 295-296.

¹⁵ *Ibid.*

des récompenses plus élevées ceux qui, en raison de contraintes monopolistiques déterminées par le progrès technologique et un contrôle plus strict de la main-d'œuvre, sont capables de s'approprier d'une marge supérieure du taux de profit social¹⁶ (qui, comme nous le savons, est un montant pré-déterminé et précis, consistant en un revenu social). Nous sommes à des années-lumière du doux commerce et de l'œuvre civilisatrice effectuée par le commerçant des communes italiennes du Moyen-âge. Enfin, une caractéristique particulière du système capitaliste est de développer une société qui n'est pas du tout harmonieuse, non seulement dans son délicat équilibre entre les systèmes de production, les institutions, la population et le territoire, mais aussi, et peut-être surtout, pour le «riche» lui-même, constamment exposé au risque de faillite, à la dévaluation du capital grâce aux progrès technologiques et, surtout, à des facteurs d'instabilité sociale qui ont toujours accompagné les phénomènes de prolétarisation massive.

Selon Sismondi le problème, qui est lié à la fois au système industriel et à sa sphère institutionnelle, est de ne pas enrayer la spirale qui accompagne la baisse du taux de profit ; chez Smith ce fait aurait permis, en raison du niveau élevé de concurrence, un retour à l'équilibre¹⁷. En revanche, le système, en aliénant les petits producteurs par le vice de la concurrence, d'une part contribuerait à les appauvrir en enrichissant ceux qui sont en mesure de résister au processus de *overtrade*, d'autre part livrerait les fortunes de la classe moyenne, composée de travailleurs et d'entrepreneurs expulsés du système, à la volonté des leaders de l'industrie et à la concurrence folle entre eux dans la baisse des salaires, concurrence déjà inaugurée par la nécessité de *undersell*, de réduire les coûts de production. La concurrence entre les chefs d'entreprise devient une guerre pour la vie, pas seulement la leur, mais aussi celle des travailleurs dont les salaires seront réduits¹⁸. A une baisse drastique du taux de profit correspondra la démolition du taux de salaire réel et de la consommation, tout cela en présence d'une augmentation de la production. L'augmentation de l'accumulation de capital et la baisse conséquente du taux de profit sont à la base de la tendance structurelle du système à la concentration du capital entre les mains de quelques dirigeants, de sorte que la séparation soit de plus en plus claire entre le producteur et les moyens de production. Il en résulte l'intensification des souffrances de la classe ouvrière de plus en plus précaire et de moins en moins spécialisée. Ce sur quoi doit veiller le législateur est que les institutions jouent leur rôle dans l'intérêt de la société, que l'homme ne soit plus aligné dans la colonne des dépenses, que le droit de propriété ne consiste pas en une usurpation par la puissante minorité au détriment de la communauté, que les décisions sur le cycle de production ne soient pas laissées entre les mains de ces quelques familles qui ont eu la chance d'usurper les droits de tout un peuple¹⁹.

Dans les pages sismondiennes apparaît l'idée, déjà smithienne, du conflit entre intérêt public et intérêt privé, en particulier en ce qui concerne la classe des chefs d'entreprises²⁰. Une fois dissous les liens entre le peuple et ses nobles, séparés de la terre qu'ils gèrent et de la nation vis-à-vis de laquelle ils sont responsables, l'intérêt d'une communauté s'écarte de celui des propriétaires, de ses moyens de subsistance et de production. Ces derniers en

¹⁶ Serge Latouche, *La scommessa della decrescita*, Milano, Feltrinelli, 2012, p. 36-42.

¹⁷ G. Arrighi, *Adam Smith...*, *op. cit.*, p. 68.

¹⁸ Sismondi, *Etudes...*, *op. cit.*, t. III, p. 300.

¹⁹ *Ibid.*, t. II, p. 236.

²⁰ *Ibid.*, p. 308.

tireront profit et mystifieront le rôle de la propriété territoriale. De toute évidence, mis à part les tragédies humaines qui touchent l'ensemble de la population, le problème est aussi celui de la sécurité publique²¹. Cela paraîtra peut-être audacieux, mais c'est certainement dans la dissolution du lien entre les institutions et les communautés que Sismondi voit la conséquence tragique de la désintégration de toute relation entre population et territoire. En particulier, les clichés de l'école classique font de la population un bijou, un accessoire à la production, une « ressource » ; celle-ci cesse d'être une « un vincolo per divenire una variabile: si deve adattare ai sistemi produttivi con le emigrazioni, la flessibilità e, in qualche caso, con l'estinzione »²².

La Vision

La réponse de Sismondi à ces problèmes est articulée et se déroule le long de l'axe de sa production politique et économique. Nous en isolerons seulement certains aspects, étroitement liés au lien profond entre le système économique et le territoire, idée constante dans la pensée de l'économiste de Genève. Tout d'abord le rôle du marché, selon la vulgate classique lieu transparent où le capital, comme un fluide, passe librement d'un secteur à l'autre. Un marché auto-régulé auquel confier la répartition de la production et de la redistribution sociale des revenus.

Sismondi, contrairement à la plus grande partie de la littérature de son époque, trouve l'erreur fatale du système dans l'obscurité du « marché libre ». L'obscurité dont ce dernier est enveloppé empêche la compréhension et l'identification de la demande réelle de la part des agents économiques et empêche aussi la prise de conscience de l'ampleur de la concurrence sur un marché, par ailleurs livré à une concurrence sans limites.

L'opacité du marché entraîne trois effets déstabilisants pour le système dans son ensemble. La production sera basée sur le montant de capital disponible et cherchera donc à réaliser les plus grandes économies possibles sur les coûts de production, ce qui implique l'extrême marchandisation du travail et la prolétarianisation progressive des travailleurs. L'incertitude sur la demande réelle de marchandises produites entraînera une concurrence entièrement abstraite entre les producteurs, à la fois sur le marché du travail et sur celui des marchandises²³. Enfin, les prix eux-mêmes ne seront absolument pas réglés en fonction des coûts de production. La seule information que les chefs d'entreprises peuvent tirer du marché vient en fait de la comparaison entre son prix et celui des autres fabricants.

Selon Sismondi, lorsque tous les producteurs auront fait une comparaison semblable, ils aboutiront à une conclusion tout à fait opposée à celle de l'école classique. Plutôt que de changer de secteur de production, ils préféreront s'appuyer sur une production excessive et basée sur l'abondance du capital à investir. Cette augmentation de la production devra de nouveau se mesurer avec l'obscurité d'un marché de plus en plus restreint en raison de la baisse des revenus d'une grande partie de la population ; il s'en suit la saturation des marchés, vrai fléau de l'humanité²⁴.

²¹ *Ibid.*, p. 238.

²² Bruno Amoroso, *L'apartheid globale*, Roma, Edizioni Lavoro, 1999, p. 21.

²³ Sismondi, *Nouveaux Principes...*, *op. cit.* [1819], t. I, p. 302-303.

²⁴ Sismondi, *Études...*, *op. cit.*, t. III, pp. 232-33.

Je suis entièrement d'accord avec Francesca Dal Degan²⁵ quand elle écrit que la croissance économique chez Sismondi dépend de la structure des modes de production, considérés presque comme le revers de la médaille des moyens de distribution de la société. L'analyse de Sismondi part de la comparaison de différents systèmes de propriété et d'exploitation des ressources, considérés au travers de nombreuses expériences historiques²⁶ observées en raison de l'évolution progressive des institutions sociales et économiques. Ces systèmes sont sélectionnés en fonction des effets qui se produisent au niveau social en général, avec le souci constant que les erreurs de jugement peuvent conduire à la régression sociale, à la surproduction, au dépeuplement des campagnes et au grossissement des rangs du prolétariat.

L'économie de Sismondi est en fonction du bonheur social : le progrès et la prospérité ne peuvent se limiter à la simple expansion des moyens de production, à l'exploitation des ressources naturelles et du travail. Le bonheur, dont le bien-être matériel n'est qu'une composante, ne réside pas simplement dans le développement économique²⁷. Le développement est tel s'il est « le développement de tous les hommes », qui doit répercuter sur l'ensemble de la société humaine, bien que dans des proportions différentes, les fruits du travail humain²⁸. Le thème du bien-être social est crucial dans le développement de la pensée sismondienne et il est constant dans le développement de ses idées. Ce principe s'applique essentiellement au domaine agricole, vu que d'une mauvaise répartition de la richesse territoriale dépendent deux catastrophes nationales, la hausse des prix des produits de première nécessité et la misère des travailleurs; mais pas seulement.

Le monopole de la terre provoque la rupture entre la production et la consommation, tandis que le nouveau système de l'agriculture intensive et la spéculation foncière entraînent l'exode rural. Le déplacement des populations est visible dans le « désert » de l'Agro romano, par exemple. « Le désert grandit », écrivait Nietzsche à la fin du XIX^e siècle comme métaphore d'un lieu spirituel. Pour Sismondi cette métaphore concerne l'apparition d'un système économique qui exige une réponse urgente. Le véritable objectif est la structuration d'un système alternatif. Sismondi a l'intention de le réaliser à partir de l'observation directe des différents systèmes européens d'utilisation des ressources, en les jugeant à la lumière de l'impact qu'ils ont sur le tissu social, afin d'ériger de « nouveaux principes » sur lesquels fonder la science du législateur. À ces observations, il oppose l'exemple d'une réalité qu'il a longtemps étudié et observé, celle de l'agriculture toscane.

L'importance de la position de Sismondi sur le métayage dans l'économie de sa pensée est amplement démontrée par la littérature considérable sur le sujet, ainsi que par l'importance du soi-disant anti-industrialisme de Sismondi. Cette étiquette, comme l'a déjà souligné Romano Paolo Coppini, a servi à cataloguer une grande partie de la classe dirigeante (en particulier toscane) dans des positions idéologiques rétrogrades²⁹. François

²⁵ Francesca Dal Degan, « Ricchezza e felicità nella prospettiva dell'economista sociale », in Letizia Pagliai (éd.), *Sismondiana. In onore di Mirena Stanghellini Bernardini*, Firenze, Polistampa, 2005, p. 232.

²⁶ Jean-Jacques Gislain, « Sismondi and the evolution of economic institutions », in Gilbert Fraccarelo (ed.) *Studies in the history of French political economy: from Bodin to Walras*, t. XIX, London-New York, Routledge, 1998, p. 229-253 : 236.

²⁷ Sismondi, *Etudes...*, *op. cit.*, t. II, p. IV.

²⁸ *Ibid.*, p. 34.

²⁹ Romano Paolo Coppini, « Antindustrialismo e "industrie" nel pensiero di Sismondi », in Carlo Ghisalberti (éd.), *Sismondi esule a Pescia: i tempi e i luoghi. Sismondi esilé à Pescia: les temps et les lieux*, Atti della giornata di studi (4 novembre 1995), Pescia, Benedetti, p. 29-43 : 29.

Caron a également montré que non seulement les intellectuels de la Toscane, mais aussi les économistes français et genevois, étaient fort perplexes devant une réception du modèle industriel anglais dépourvue de tout esprit critique. La vision sismondienne n'était donc pas du tout isolée, et elle n'était pas l'apanage de socialistes utopiques ou d'intellectuels réactionnaires³⁰.

Grâce à l'analyse des *Études*, on peut lire dans la pensée de Sismondi la description d'un système de production idéal qui vient d'une vision tout à fait cohérente de l'ordre économique. Ce point de vue découle de la description et de la compréhension des contradictions du système capitaliste pour aboutir à un système de contreponds nécessaires pour soutenir la structure. Il faut avant tout soustraire la détermination des salaires et des conditions de vie des travailleurs à un marché largement monopolistique. Il n'est pas acceptable pour Sismondi de réduire les coûts en mettant les travailleurs en concurrence les uns avec les autres et en les forçant ainsi à accepter des salaires de plus en plus bas.

La lutte d'intérêts qui se déchaîne sur le marché du travail et les méthodes de production sont intimement liées à la distribution de la richesse dans la région. Un exemple d'une telle approche figure dans l'analyse contenue dans les *Études*³¹ sur l'état du métayer toscan, non plus vu - comme dans les écrits précédents - surtout par rapport à sa performance, mais aussi par rapport à celui de l'ouvrier agricole irlandais³². Ce qui ressort de la comparaison de ces deux systèmes, l'un semi-prolétarien, et l'autre totalement prolétarisé, est intéressant. Le progrès social réel lié à la diffusion du contrat de métayage consiste à avoir retiré la majorité de la population de toute forme de concurrence dans le marché du travail ou de conflit de classe. Le système de métayage aura également un impact sur le circuit économique, un effet de « goulot ». L'enracinement de revenus sur le territoire, en fait, réduit l'utilisation du marché pour la consommation du « salaire superflu » qui devient la base de la valeur des échanges pour la production industrielle et la nourriture de la circulation intérieure³³.

La structure du processus économique est donc basée pour Sismondi sur l'existence de petites communautés indépendantes, formées par une progression des différentes conditions humaines, situées dans un réseau de solidarité basée sur l'influence civilisatrice de l'esprit d'association³⁴. D'un point de vue politique et économique, le terme « local » a toujours été empreint d'une certaine ambiguïté, mais il implique certainement un lien fort avec la terre, avec ses patrimoines et avec les limites de ses racines démographiques. La richesse territoriale chez Sismondi est d'abord et avant tout la libération des systèmes de production, du territoire, de la main-d'œuvre et des institutions de la logique commerciale,

³⁰ « La question implicite posée par la grande majorité des ouvrages français consacrés aux questions économiques jusque dans les années 1840 fut la suivante: "La France doit-elle adopter un modèle de croissance semblable à celui de la Grande-Bretagne?" ». Sismondi n'est pas le seul à avoir apporté à cette question une réponse nuancée ». François Caron, « Le système productif français au XIX^e siècle était-il sismondien ? », *Economies et Sociétés*, Hors Série, n. 28, n. 1 (février), 1985, p. 63-72 : 64.

³¹ Sismondi reprend ses considérations sur l'agriculture toscane dans les *Études...*, t. II, Sixième essai, « De la condition des cultivateurs en Toscane », p. 278-314. Ce n'est pas un hasard si cet essai se place entre le cinquième qui présente la saisissante description des souffrances des paysans irlandais et le septième où Sismondi propose une solution au problème.

³² Sismondi, *Études...*, *op. cit.*, t. II, p. 291.

³³ *Ibid.*, p. 321.

³⁴ *Ibid.*, p. 315.

comme celle ouverte par l'agriculture intensive. Avec l'apparition des grandes fermes, Sismondi observe en fait une radicalisation des conflits sociaux à la base de la production³⁵.

Le fermier-entrepreneur n'a pas de relation ou de contact avec le territoire, car il applique un système de production dont le principe réside dans l'utilisation intensive de capital et dans la réduction des salaires afin de produire à bas coût. La conséquence directe de cette politique économique sera la disparition de la classe moyenne en raison de l'échec des petites entreprises et son incorporation dans la classe des journaliers. L'effet directement visible sur le marché du travail sera une concurrence de plus en plus forte. La grande ferme impose au territoire ce que Serge Latouche a défini des espaces d'organisation en dehors du territoire, dont les structures répondent à des structures commerciales de plus en plus autonomes par rapport aux politiques spécifiques des territoires hôtes³⁶.

La critique sismondienne ne s'arrête pas en suggérant une sorte de retour au local. Comme l'a admirablement démontré Gislain³⁷, l'analyse sismondienne des modes de production est étroitement liée à la tentative de concilier les deux logiques analytiques du marché et du circuit. Si, en effet, le pouvoir de créer de la richesse et la réalisation de profits trouvent leur place naturelle au niveau global de la circulation et de la concurrence économique sur le marché, le bien-être de la population, étroitement lié à la qualité de vie, se réalise au niveau local, dans l'équilibre délicat à établir entre la production et la distribution de la richesse.

L'intégration de la population et de l'artisanat à la terre, le capital circulant à celui qui est fixe, les propriétaires à la population, et enfin le capital aux bras qui vont l'utiliser, est le modèle économique alternatif à celui anglais ; réduire au minimum le conflit de classes et associer l'intérêt individuel à celui public est le résultat que Sismondi vise à atteindre. Le Genevois a pour objectif la rationalisation des relations institutionnelles dont le principal défaut est non seulement de peser sur l'activité économique, mais aussi d'intervenir pour créer des monstres sociaux réels tels que le dépeuplement des montagnes de l'Ecosse et de la campagne romaine, ou la surpopulation et la pauvreté en Irlande³⁸. La réponse politique et économique contenue dans les *Etudes* est toute concentrée sur l'intérêt à la création d'une production - qu'il s'agisse de biens ou d'idées - qui commence à partir du local, grâce à des fonds et des capitaux enracinés dans le territoire. Ayant constamment à l'esprit les besoins de l'administration de grandes unités territoriales, Sismondi place « communes et municipalités » à la base de la société. Petite propriété, petites entreprises et partage des bénéfices sont autant d'espaces publics visant à valoriser le patrimoine commun.

Contre le dogme de la souveraineté populaire, le libéral anti-égalitaire Sismondi voit dans l'administration locale le lieu privilégié pour l'expression de la politique populaire³⁹. Le gouvernement local est par conséquent l'instrument pour former une citoyenneté

³⁵ *Ibid.*, p. 190.

³⁶ S. Latouche, *La scommessa della decrescita...*, *op. cit.*, p. 131.

³⁷ J.-J. Gislain, « Entre marché et circuit : la relation salariale selon Sismondi », *Storia del pensiero economico*, n. 43-44, 2002, p. 79-112 : 79.

³⁸ Le cas irlandais est d'abord traité dans les *Etudes...*, t. II, Cinquième essai, « De la condition des cultivateurs irlandais, et des causes de leur détresse », p. 239-277, où il commente l'une des plus importantes mémoires sur l'Irlande du XIX^e : Henry D. Inglis, *A Journey Throughout Ireland, During the Spring Summer & Autumn of 1834* (4th ed., 1836); il reprendra le sujet dans le Septième essai, « Des devoirs du souverain envers les cultivateurs irlandais et des moyens de les tirer de leur détresse », p. 331-376, en y ajoutant ses propres considérations.

³⁹ Sismondi, *Etudes...*, *op. cit.*, t. I, p. 105.

consciente et mature, une véritable école de citoyenneté en somme. Dans l'analyse sismondienne, la dynamique institutionnelle existe parallèlement à celle économique, et la dimension locale devient le cadre idéal où les intérêts du tissu local cohabitent⁴⁰.

A l'intérieur de la complexe vision sismondienne, toujours en équilibre sur le fil qui relie le passé au présent, les autonomies locales jouent un rôle très spécifique. Elles consistent en une organisation en réseau visant à la formation de la citoyenneté et à l'expression de « cas matures » socio-économiques, le tout cependant toujours inscrit dans le jeu politique lui-même, qui a son foyer naturel au niveau central⁴¹.

Le lien entre les principes fondamentaux de la spéculation constitutionnelle de Sismondi dans différents domaines est très clair. La souveraineté dont Sismondi parle tire ses racines historiques du tissu social. La présence des autorités locales et du gouvernement central, la participation de la société civile à la dynamique de la formation et de l'expression des volontés publiques, ne peuvent pas être séparées de la nécessité de représenter les différents intérêts qui ne perdent jamais de vue la nécessité d'embrasser la société civile à travers l'unité du pouvoir qui, de politique, devient social.

Les grands intérêts nationaux, mis à part ceux qui sont représentés par la religion et la culture, sont les intérêts des mondes industriels et agricoles, conçus par l'économiste de Genève comme de grands microcosmes composés de gros blocs sociaux et pas entièrement représentés par la représentation «fortuite» en vigueur à son époque⁴².

Ce n'est qu'en participant à ces blocs d'intérêt que le local peut sortir des cercles vicieux du particularisme⁴³ et, de cette façon, se fondre dans un central maintenant vraiment représentatif et loin des tendances despotiques. De telles conditions se retrouvent déjà dans des systèmes complexes, sélectionnés en fonction de l'impact qu'ils ont eu sur les populations historiques. L'histoire, conçue comme un vaste laboratoire de l'expérience humaine, est le domaine dans lequel le constitutionnalisme et l'économie vérifient leurs théories en fonction des caractéristiques des sciences expérimentales. La « politique » de Sismondi est une science basée sur l'expérience⁴⁴.

Le système économique idéal, chez Sismondi, ne vient pas d'un modèle abstrait. Ses choix théoriques sont cependant clairs et tiennent compte d'une tendance constante à traiter de l'histoire d'un peuple, de ses traditions, de ses coutumes.

L'ordre économique idéal non plus n'est pas basé sur un modèle abstrait. Pour Sismondi, il est nécessaire qu'on établisse une relation équilibrée entre les ressources naturelles, la population, les systèmes de production et les formes institutionnelles. Ces variables sont interdépendantes, comme les angles d'un rectangle, dont les proportions restent à fixer par une action rationnelle.

La nécessité d'un équilibre provient ainsi de la nature du contrat social mais doit être réglée par la raison, ou plutôt par l'intervention de la raison, et provient également d'une analyse approfondie de l'expérience historique. Il faut des freins et des contrepoids qui assurent l'équilibre social dont, en définitive, dépend la survie d'une nation.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 101 et 107.

⁴¹ Voir à ce propos Giuseppe Pioletti, « Si può parlare di Sismondi federalista ? », *Il pensiero economico italiano*, n. 2, 2013.

⁴² Sismondi, *Études...*, *op. cit.*, t. I, p. 140-141.

⁴³ *Ibid.*, p. 143.

⁴⁴ Voir à ce propos G. Pioletti, *La politica di Sismondi*, Roma, Aracne, 2014.